

1.3. Le camp de la paix

Activité
Parcours de paix

- 1^{ère} de Lycée -

Groupement de textes sur le pacifisme

Présentation

Proposition de groupement de textes à étudier sur le pacifisme en littérature :

1- **DAMILAVILLE**

Article *Paix* de l'Encyclopédie in Littérature 1ère, Hatier, p.147 (1751)

2- **VOLTAIRE**

Article *Guerre* du Dictionnaire philosophique in Littérature 2de, Hatier p.221 (1764)

3- **RIMBAUD**

Le mal, Poésies, in Littérature 1ère, Hatier, p.255 (1870-71)

4- **RIMBAUD**

Le dormeur du val, Poésies, in Littérature 2de, Hatier, p.309 (1870-71)

5- **BARBUSSE**

Le feu in Itinéraires littéraires 1re, Hatier, p.213 (1916)

6- **REMARQUE**

A l'ouest, rien de nouveau, in Itinéraires littéraires 1re, p.214 (1929)

7- **GIONO**

Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix, Ecrits pacifiques, in Lettres 2de, Nathan, p.466 (16 Août 1938)

8- **VIAN**

Lettre ouverte à Paul Faber, Textes et chansons, in Lettres 1ère, Nathan, p.468 (1953)

9- **MARTIN DU GARD**

« Français ou Allemands, vous êtes des dupes » *Les Thibault*, tome 5, in Littérature 1, Textes et histoire littéraire, Magnard, p.436 (1955)

10- **DURAS**

« Litanies de la mémoire », *Hiroshima mon amour*, in Lettres 2de, Nathan, p.437 (1960)



Texte 1 : DAMILAVILLE, Article *Paix* de l'Encyclopédie - 1751

Damilaville fut l'ami et correspondant de Voltaire et de Diderot. A ce titre, il rédigea certains articles de l'Encyclopédie du Dictionnaire philosophique. Ce qui frappe dans l'article « Paix » qui décrit en réalité, presque exclusivement la guerre, c'est la permanence des assertions qu'il décline à propos de ce « carnage inutile » résultant des « passions aveugles » des princes.

La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique ; il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel, que lorsqu'il jouit de la paix ; c'est elle qui donne de la vigueur aux empires ; elle maintient l'ordre parmi les citoyens ; elle laisse aux lois la force qui leur est nécessaire ; elle favorise la population¹, l'agriculture et le commerce ; en un mot, elle procure au peuple le bonheur qui est le but de toute société. La guerre, au contraire, dépeuple les Etats ; elle y fait régner le désordre ; les lois sont forcées de se taire à la vue de la licence qu'elle introduit ; elle rend incertaine la liberté et la propriété des citoyens ; elle trouble et fait négliger le commerce ; les terres deviennent incultes et abandonnées. Jamais les triomphes les plus éclatants ne peuvent dédommager une nation de la perte d'une multitude de ses membres que la guerre sacrifie ; ses victoires même lui font des plaies profondes que la paix seule peut guérir.

Si la raison gouvernait les hommes, si elle avait sur les chefs des nations l'empire qui lui est dû, on ne les verrait point se livrer inconsidérément aux fureurs de la guerre ; ils ne marqueraient point cet acharnement qui caractérise les bêtes féroces. Attentifs à conserver une tranquillité de qui dépend leur bonheur, ils ne saisiraient point toutes les occasions de troubler celle des autres ; satisfaits des biens que la nature a distribués à tous ses enfants, ils ne regarderaient point avec envie ceux qu'elle a accordés à d'autres peuples ; les souverains sentiraient que des conquêtes payées du sang de leurs sujets ne valent jamais le prix qu'elles ont coûté. Mais par une fatalité déplorable, les nations vivent entre elles dans une défiance réciproque ; perpétuellement occupées à repousser les entreprises injustes des autres ou à en former elles-mêmes, les prétextes les plus frivoles leur mettent les armes à la main. Et l'on croirait qu'elles ont une volonté permanente de se priver des avantages que la Providence ou l'industrie² leur ont procurés. Les passions aveugles des princes les portent à étendre les bornes de leurs Etats ; peu occupés du bien de leurs sujets, ils ne cherchent qu'à grossir le nombre des hommes qu'ils rendent malheureux. Ces passions, allumées ou entretenues par des ministres ambitieux ou par des guerriers dont la profession est incompatible avec le repos, ont eu, dans tous les âges, les effets les plus funestes pour l'humanité. L'histoire ne nous fournit que des exemples de paix violées, de guerres injustes et cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres. L'épuisement seul semble forcer les princes à la paix ; ils s'aperçoivent toujours trop tard que le sang du citoyen s'est mêlé à celui de l'ennemi ; ce carnage inutile n'a servi qu'à cimenter l'édifice chimérique de la gloire du conquérant et de ses guerriers turbulents ; le bonheur de ses peuples est la première victime qui est immolée à son caprice ou aux vues intéressées de ses courtisans.

Etienne-Noël Damilaville, Article *Paix*, *Encyclopédie*, 1751

¹ la croissance démographique

² le travail

Texte 2 : VOLTAIRE, Article *Guerre* du Dictionnaire philosophique - 1764

Ce texte, typique de l'esprit voltairien est doublement polémique : par le sujet qu'il traite et le ton employé. En effet, nulle raison dans le comportement des souverains belliqueux et de leurs troupes manipulées au gré des caprices de ceux-ci.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison¹ dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement ; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un grand drapeau bleu à cent dix sous l'aune², borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers que Gengis Khan, Tamerlan, Bajazet³, n'en traînent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les uns contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi qu'il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain.

¹ une famille noble

² ancienne mesure de longueur

³ conquérants orientaux des XIII^e et XIV^e siècles

Texte 3 : RIMBAUD, *Le mal*

Arthur Rimbaud, le poète rebelle, n'a pas encore l'âge d'être soldat quand il dénonce les horreurs de la guerre dans de rigoureux sonnets qui expriment toute sa révolte et son admiration pour la nature pourtant indifférente.

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! Ô toi qui fis ces hommes saintement ! ...

- Il est un dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens¹, aux grands calices² d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah³ s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Poésies, 1870-1871

¹ résine qui dégage une odeur forte lorsqu'on la brûle. Cette substance aromatique est utilisée dans les services religieux

² vase sacré dans lequel on consacre le vin, à la messe

³ acclamations de joie dans les liturgies juive et chrétienne

Texte 4 : RIMBAUD, *Le dormeur du val* (octobre 1870)

Arthur Rimbaud, le poète rebelle, n'a pas encore l'âge d'être soldat quand il dénonce les horreurs de la guerre dans de rigoureux sonnets qui expriment toute sa révolte et son admiration pour la nature pourtant indifférente.

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit

Texte 5 : BARBUSSE, *Le feu* (1916)

Henri Barbusse, auteur de L'Enfer, obtint le prix Goncourt avec son roman Le feu dont le thème central est la guerre et qui fit scandale. C'est qu'en 1914, à plus de quarante ans, il s'est engagé volontairement et a découvert les horreurs de la guerre qu'il dénonce ardemment et dont il parle d'expérience, au cœur de l'action.

Nous traversons nos fils de fer par les passages. On ne tire encore pas sur nous. Des maladroits font des faux pas et se relèvent. On se reforme de l'autre côté du réseau, puis on se met à dégringoler la pente un peu plus vite : une accélération instinctive s'est produite dans le mouvement. Quelques balles arrivent alors entre nous. Bertrand nous crie d'économiser nos grenades, d'attendre au dernier moment.

Mais le son de sa voix est emporté : brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne, de gauche à droite, des fusants¹ sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée. On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères, çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment en l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau. À un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglés par des jets de poussier et de suie. Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On a le cœur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit ; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent. Devant nous, la vue est obstruée par une avalanche fulgurante, qui tient toute la place.

C'est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales.

Henri Barbusse (1873-1935), *Le Feu* (1916), éd. Flammarion

¹ Obus fusant, qui fait éclater le projectile en l'air, avant le choc

Texte 6 : REMARQUE, *A l'ouest, rien de nouveau* (1929)

Erich Maria Remarque est un romancier allemand qui paya chèrement le fait d'avoir dénoncé dans son célèbre roman les horreurs que son narrateur, nourri par sa propre existence, relate avec réalisme.

Bien que je sois très agité, en sortant de l'abri, une pensée me traverse encore la tête : je ne vois plus Himmelstoss ! Rapidement je redescends et je le trouve couché dans un coin qui, avec une petite éraflure, fait semblant d'être blessé. A voir son visage, on dirait qu'on l'a assommé. Il a un accès de trouille : il faut dire qu'il est encore nouveau ici. Mais ce qui me rend furieux, c'est de savoir que les jeunes recrues sont dehors tandis que lui est caché là. Je crie d'une voix rageuse :

« Sors d'ici ! »

Il ne bouge pas, ses lèvres tremblent et sa moustache palpite.

« Sors d'ici ! »

Il raidit ses jambes, se presse contre le mur et montre les dents, comme un chien.

Je le saisis par le bras et veux l'obliger à se lever. Voilà qu'il se met à chialer. Alors mes nerfs m'emportent. Je le tiens par le cou, je le secoue comme un sac, si bien que sa tête oscille des deux côtés et je lui crie en plein visage : « Canaille, veux-tu sortir ? Chien, vache, tu voudrais te cacher ? » Ses yeux deviennent vitreux ; je balance sa tête contre le mur : « Fumier ! » Je lui donne un coup de pied dans les côtes : « Cochon ! » Je le pousse en avant et je le fais sortir la tête la première.

Précisément, une nouvelle vague de nos camarades vient à passer. Il y a avec eux un lieutenant ; il nous regarde et crie : « En avant ! En avant ! Serrez les rangs ! Serrez les rangs ! » Et ce que mes coups n'ont pu obtenir, cette parole l'obtient. Himmelstoss a entendu son supérieur ; il regarde autour de lui, comme s'il s'éveillait, et se joint aux autres.

Je le suis et je le vois bondir. Il est redevenu le tranchant Himmelstoss de la cour de la caserne ; il a même rattrapé le lieutenant et il est tout à fait en tête...

*

Feu roulant, tir de barrage, rideau de fer, mines, gaz, tanks, mitrailleuses, grenades, ce sont là des mots, mais ils renferment toute l'horreur du monde.

Nos visages sont pleins de croûtes : notre pensée est anéantie ; nous sommes mortellement las. Lorsque l'attaque arrive, il faut en frapper plus d'un à coups de poing pour qu'il se réveille et suive. Les yeux sont enflammés, les mains déchirées, les genoux saignent, les coudes sont rompus.

Sont-ce des semaines, des mois ou des années qui passent ainsi ? De simples journées. Nous voyons le temps disparaître, à côté de nous, sur les visages décolorés des mourants ; nos cuillères versent des aliments dans notre corps, nous courons, nous lançons des grenades, nous tirons des coups de feu, nous tuons, nous nous étendons n'importe où, nous sommes exténués et abrutis et une seule chose nous soutient : c'est qu'il y en a encore de plus exténués, de plus abrutis, de plus désespérés, qui, les yeux grands ouverts, nous regardent comme des dieux, nous qui, parfois, pouvons échapper la mort.

Erich Maria Remarque (1898-1970), *A l'ouest rien de nouveau*, 1929, éd. Stock

Texte 7 : GIONO, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* (1938)

Nous sommes loin ici de Giono et de ses romans provençaux, traversés par un grand souffle de poésie. Dans ce texte, il insiste sur l'inutilité, plus encore que sur l'horreur, attirante dit-il, des guerres « qu'elles soient défensives, offensives, civiles », etc...

Je n'aime pas la guerre. Je n'aime aucune sorte de guerre. Ce n'est pas par sentimentalité. Je suis resté quarante-deux jours devant le fort de Vaux¹ et il est difficile de m'intéresser à un cadavre désormais. Je ne sais pas si c'est une qualité ou un défaut : c'est un fait. Je déteste la guerre. Je refuse de faire la guerre pour la seule raison que la guerre est inutile. Oui, ce simple petit mot. Je n'ai pas d'imagination. Pas horrible ; non, inutile simplement. Ce qui me frappe dans la guerre ce n'est pas son horreur : c'est son inutilité. Vous me direz que cette inutilité précisément est horrible. Oui, mais par surcroît. Il est impossible d'expliquer l'horreur de quarante-deux jours d'attaque devant Verdun à des hommes qui, nés après la bataille, sont maintenant dans la faiblesse et dans la force de la jeunesse. Y réussirait-on qu'il y a pour ces hommes neufs une sorte d'attrait dans l'horreur en raison même de leur force physique et de leur faiblesse. Je parle de la majorité. Il y a toujours, évidemment, une minorité qui fait son compte et qu'il est inutile d'instruire. La majorité est attirée par l'horreur ; elle se sent capable d'y vivre et d'y mourir comme les autres ; elle n'est pas fâchée qu'on la force à en donner la preuve. Il n'y a pas d'autres vraies raisons à la continuelle acceptation de ce qu'après on appelle le martyr et le sacrifice. Vous ne pouvez pas leur prouver l'horreur. Vous n'avez plus rien à votre disposition que votre parole : vos amis qui ont été tués à côté de vous n'étaient pas les amis de ceux à qui vous parlez ; la monstrueuse magie qui transformait ces affections vivantes en pourriture, ils peuvent pas la connaître ; le massacre des corps et la laideur des mutilations se sont dispersés depuis vingt ans et se sont perdus silencieusement au fond de vingt années d'accouchements journalier d'enfants frais, neufs, entiers, et parfaitement beaux. A la fin des guerres il y a un aveugle, un mutilé de la face, un manchot, un boiteux, un gazé par dix hommes ; vingt ans après il n'y en a plus qu'un par deux cents hommes ; on les voit plus ; ils ne sont plus des preuves. L'horreur s'efface. Et j'ajoute que, malgré toute son horreur, si la guerre était utile il serait juste de l'accepter. Mais la guerre est inutile et son inutilité est évidente. L'inutilité de toutes les guerres est évidente. Qu'elles soient défensives, offensives, civiles, pour la paix, le droit pour la liberté, toutes les guerres sont inutiles. La succession des guerres dans l'histoire prouve bien qu'elles n'ont jamais conclu puisqu'il a toujours fallu recommencer les guerres. La guerre de 1914 a d'abord été pour nous, Français, une guerre dite défensive. Nous sommes-nous défendus ? Non, nous sommes au même point qu'avant. Elle devait être ensuite la guerre du droit. A-t-elle créé le droit ? Non, nous avons vécu depuis des temps pareillement injustes. Elle devait être la dernière des guerres ; elle était la guerre à tuer la guerre. L'a-t-elle fait ? Non. On nous prépare de nouvelles guerres ; elle n'a pas tué la guerre ; elle n'a tué que des hommes inutilement. La guerre civile d'Espagne n'est pas encore finie qu'on aperçoit déjà son évidente inutilité. Je consens à faire n'importe quel travail utile, même au péril de ma vie. Je refuse tout ce qui est inutile et en premier lieu toutes les guerres car c'est un travail dont l'inutilité pour l'homme est aussi claire que le soleil.

Jean Giono, *Ecrits pacifistes*, éd. Gallimard, « Idées »

¹ fort situé sur un éperon rocheux de hauts de Meuse, au sud du village de Vaux-devant-Damloup, dominant Verdun

Texte 8 : VIAN, *Lettre ouverte à Paul Faber* (1955)

Ecrite en 1953 par Boris Vian, en pleine guerre d'Indochine, interprétée un an plus tard par Mouloudji, la chanson « Le Déserteur » valut à son auteur une violente réprobation de la part des anciens combattants. Un conseiller municipal du nom de Paul Faber se fit notamment le porte-parole de tous ceux qui voyaient dans cette chanson une provocation gravissime contre la France, ses valeurs et ses soldats. Dans une lettre ouverte publiée par France-Dimanche, Vian répondit à son tour au conseiller par une défense à l'ironie impitoyable.

Jamais je n'insulterai des hommes comme moi, des civils, que l'on a revêtus d'un uniforme pour pouvoir pour pouvoir les tuer comme de simples objets, en leur bourrant le crâne de mots d'ordre vides et de prétextes fallacieux¹. Se battre sans savoir pourquoi l'on se bat est le fait d'un imbécile et non celui d'un héros ; le héros c'est celui qui accepte la mort lorsqu'il sait qu'elle sera utile aux valeurs qu'il défend. Le déserteur de ma chanson n'est qu'un homme qui ne sait pas ; et qui le lui explique ? Je ne sais de quelle guerre vous êtes ancien combattant – mais si vous avez fait la première reconnaissez que vous étiez plus doué pour la guerre que pour la paix ; ceux qui, comme moi, ont eu vingt ans en 1940 ont reçu un drôle de cadeau d'anniversaire. Je ne pose pas pour les braves ; ajourné à la suite d'une maladie de cœur, je ne me suis pas battu, je n'ai pas été déporté, je n'ai pas collaboré – je suis resté, quatre ans durant, un imbécile sous-alimenté parmi tant d'autres – un qui ne comprenait pas parce que pour comprendre il faut qu'on vous explique. J'ai trente-quatre ans aujourd'hui, et je vous le dis : s'il s'agit de défendre ceux que j'aime, je veux bien me battre tout de suite. S'il s'agit de tomber au hasard d'un combat ignoble sous la gelée de napalm², pion obscur dans une mêlée guidée par des intérêts politiques, je refuse et je prends le maquis. Je ferai ma guerre à moi. Le pays entier s'est élevé contre la guerre d'Indochine³ lorsqu'il a fini par savoir ce qu'il en était, et les jeunes qui se sont fait tuer là-bas parce qu'ils croyaient servir à quelque chose – on le leur avait dit – je ne les insulte pas, je les pleure ; parmi eux se trouvaient, qui sait, de grands peintres – de grands musiciens ; et, à coup sûr, d'honnêtes gens. Lorsque l'on voit une guerre prendre fin en un mois par la volonté d'un homme qui ne se paie pas, sur ce chapitre, de mots fumeux et glorieux on est forcé de croire, si l'on ne l'avait pas compris, que celle-là au moins n'était pas inévitable.

Boris Vian, *Lettre ouverte à M. Paul Faber*, in *Textes et chansons*, éd. René Julliard

¹ hypocrites, trompeurs

² essence servant à la fabrication de bombes incendiaires

³ la guerre d'Indochine s'est achevée en 1954 par les accords de Genève

Texte 9 : MARTIN DU GARD, *Les Thibault* (1955)

Cet extrait est le texte fictif d'un tract d'août 1914, lancé de l'avion où se trouve son auteur, Jacques, l'un des frères Thibault, les deux héros de Roger Martin du Gard. Il a le mérite d'attirer l'attention sur la symétrie des situations des combattants des deux bords ennemis, unis dans un même malheur, chosifiés par les décideurs de leurs patries respectives.

Français ou Allemands, vous êtes des dupes !

[...]

On vous a fait croire, à tous, que vous alliez vous battre pour écraser l'impérialisme du voisin. Comme si tous les militarismes ne se valaient pas ! Comme si le nationalisme belliqueux n'avait pas eu, ces dernières années, autant de partisans en France qu'en Allemagne ! Comme si, depuis des années, les impérialismes de vos deux gouvernements n'avaient pas couru les mêmes risques de guerre !... Vous êtes des dupes ! On vous a fait croire, à tous, que vous alliez défendre votre patrie contre l'invasion criminelle d'un agresseur – alors que chacun de vos états majors, français et allemand, étudiait depuis des années avec la même absence de vergogne, les moyens d'être le premier à déclencher une offensive foudroyante ! Alors que, dans vos deux armées, vos chefs cherchaient à s'assurer les avantages de cette « agression » qu'ils font mine de dénoncer aujourd'hui chez l'adversaire, pour justifier à vos yeux cette guerre *qu'ils préparaient* !

Vous êtes des dupes ! Les meilleurs d'entre vous croient, de bonne foi, se sacrifier pour le Droit des Peuples. Alors qu'il n'a jamais été tenu compte ni des Peuples ni du Droit, autrement que dans des discours officiels ! Alors qu'aucune des nations jetées dans la guerre n'a été consultée par un plébiscite ! Alors que vous êtes tous envoyés à la mort par le jeu d'alliances secrètes, anciennes, arbitraires, dont vous ignoriez la teneur, et que jamais aucun de vous n'aurait contresigné !... Vous êtes tous des dupes ! Vous, Français dupes, vous avez cru qu'il fallait barrer la route à l'invasion germanique, défendre la Civilisation contre la menace de la Barbarie. Vous, Allemands dupes, vous avez cru que votre Allemagne était encerclée, que le sort du pays était en jeu, qu'il fallait sauver votre prospérité nationale exposée aux convoitises étrangères. Et tous, Allemands ou Français, chacun de votre côté, pareillement dupes, vous avez cru de bonne foi que, pour vous seuls, cette guerre était une « guerre sainte » ; et qu'il fallait, sans marchander, par amour patriotique, faire à « l'honneur » de votre nation, au « triomphe de la Justice », le sacrifice de votre bonheur, de votre liberté, de votre vie !... Vous êtes des dupes ! Contaminés, en quelques jours, par cette excitation factice qu'une propagande éhontée a fini par vous communiquer, à vous tous qui en serez les victimes, vous êtes partis, héroïquement, les uns contre les autres, au premier appel de cette patrie qu'aucun danger réel n'a jamais menacée ! Sans comprendre que, des deux côtés, vous étiez les jouets de vos classes dirigeantes ! Sans comprendre que vous étiez l'enjeu de leurs combinaisons, la monnaie qu'ils gaspillent pour satisfaire leurs besoins de domination et de lucre !

Roger Martin du Gard (1869-1951), *Les Thibault*, Tome 5, 1955, éd. Gallimard

Texte 10 : DURAS, *Litanies de la mémoire* (1960)

Hiroshima mon amour est un film tourné par Alain Resnais en 1960 sur un scénario de Marguerite Duras. Nous sommes dans l'été 1957 à Hiroshima. Une jeune Française y est venue pour jouer dans un film sur la paix. La veille de son retour, cette jeune femme rencontre un japonais avec lequel elle évoque le choc de la bombe, l'horreur des bombes...

ELLE. – Comme toi, je suis douée de mémoire. Je connais l'oubli.

LUI. – Non, tu n'es pas douée de mémoire.

ELLE. – Comme toi, moi aussi, j'ai essayé de lutter de toutes mes forces contre l'oubli. Comme toi, J'ai oublié. Comme toi, j'ai désiré avoir une inconsolable mémoire, une mémoire d'ombres et de pierre.

L'ombre « photographiée » sur la pierre d'un disparu de Hiroshima.

ELLE. – J'ai lutté pour mon compte, de toutes mes forces, chaque jour, contre l'horreur de ne plus comprendre du tout le pourquoi de ce souvenir. Comme toi, j'ai oublié...

Boutiques où, à cent exemplaires, se trouve le modèle réduit du Palais de l'Industrie, seul monument dont la charpente tordue est restée debout après la bombe – et qui a été conservé ainsi depuis.

Boutique abandonnée.

Car de touristes japonais.

Touristes, place de la Paix.

Chat traversant la place de la Paix.

ELLE. – Pourquoi nier l'évidente nécessité de la mémoire ?...

Phrase scandée sur les plans du squelette du Palais de l'Industrie.

ELLE. – ... Ecoute-moi. Je sais encore. Ça recommencera.

Deux cent mille morts.

Quatre vingt mille blessés.

En neuf secondes. Ces chiffres sont officiels. Ça recommencera.

Arbres.

Eglise.

Manège.

Hiroshima reconstruit. Banalité.

ELLE. – Il y aura dix mille degrés sur la terre. Dix mille soleils, dira-t-on. L'asphalte brûlera.

Eglise.

Réclame japonaise.

ELLE. – Un désordre profond régnera. Une ville entière sera soulevée de terre et retombera en cendres...

Du sable. Un paquet de cigarettes « Peace ». Une plante grasse étalée comme une araignée sur du sable.